

Perspectives sur la mobilité religieuse et le dynamisme sectaire indiens : profil de trois Nouveaux Mouvements Religieux hindous à la conquête des classes moyennes ascendantes

Pascale Lépinasse, Ethnologie & Anthropologie Sociale du Monde Indien, EHESS

L'enquête s'appuie sur ce qui signe la vitalité hindoue contemporaine, à travers l'émergence, depuis la fin de la colonisation, de vastes groupes spirituels extrêmement actifs auprès des classes moyennes indiennes urbaines, qui adhèrent massivement à leurs propositions, inédites autant que diversifiées, d'épanouissement personnel. Les plus dynamiques de ces mouvements véhiculent une pensée réformatrice héritée en droite ligne du Néo-hindouisme du 19^{ème} siècle, en reprenant à leur compte sa remise en cause du système de castes, sa condamnation de l'avitissement de la gente féminine, et sa critique du polythéisme. Comme elle, ils envisagent la formulation d'un nouvel hindouisme unificateur, apte à homogénéiser une société indienne foncièrement plurielle. L'expansion spectaculaire qu'ils ont connu à la faveur du New Age les a incités à s'extraire du strict substrat indo-hindou, et à s'exporter. Leurs singuliers amalgames ne bénéficient plus seulement de l'engouement indien, puisqu'ils rencontrent un franc succès auprès des occidentaux. La prospérité les pousse au gigantisme, et les assimile progressivement à de véritables multinationales. Une autre mondialisation, de type moral, s'opère alors.

Ces groupes s'apparentent aux « Nouveaux Mouvements Religieux » (« NMR ») occidentaux. Danièle Hervieu-Léger les définit comme des « *mouvements de renouveau à l'œuvre dans les religions instituées* ». L'Eglise perdant le monopole de la représentation du croire et cessant de fédérer les fidèles, éclosent sur notre scène religieuse fragmentée quantité de groupes, qui pallient l'effondrement institutionnel en proposant une religion « à la carte ». « *Composantes multiples* » d'une « *nébuleuse mystique-ésotérique* », [ils] se caractérisent notamment par leur capacité d'assimilation et de réemploi de tous les savoirs disponibles (de la science « officielle » aux savoirs anciens ou marginaux), aux fins de l'autodéveloppement des individus qui les rejoignent, durablement ou temporairement¹. Hervieu-Léger propose d'en résumer la dynamique par la formule « *nouveaux syncrétismes psycho-religieux* » (*ibid*). Leur émergence attesterait bien du processus de privatisation du croire pronostiqué par Durkheim et Weber, participant ainsi à l'essor de l'idéologie individualiste propre à l'ère moderne².

Qui visite le sous-continent observe aisément que s'y épanouit une nouvelle classe sociale, urbaine et entreprenante, à la fois réceptive aux concepts de la modernité occidentale et soucieuse de protéger son équilibre identitaire, essentiellement déterminé par l'appartenance religieuse. Ses référents culturels et son « niveau » de vie l'inscrivent dans ce que l'on a tendance à nommer *middle class*, ce qui revient à dire que la plupart de ses membres : ont non seulement été scolarisés mais diplômés ; sont anglophones ; maintiennent un contact étroit avec les médias ; exercent une activité professionnelle et bénéficient de revenus qui, sans être substantiels, ont l'avantage d'être réguliers et leur permettent d'être propriétaires de leur logement ; ont accès aux loisirs. Leur statut est celui d'un « entre deux » : un « entre deux » financier (ni riches ni pauvres), un « entre deux » linguistique (locuteurs de deux idiomes, littéralement à la fois, la langue natale et celle de l'ex-colonisateur), un « entre deux » moral (ancrés dans la pensée hindoue mais adeptes de valeurs modernes la contredisant), un entre deux géographique (rares sont les familles *middle class* non reliées à la diaspora par un ou plusieurs de leurs membres). Plasticité culturelle source de richesses, mais aussi d'errances et de transferts aptes à engendrer la plus grande confusion. Des individus convaincus de la nécessité d'avancer sur la voie de la mondialisation, mais qui entendent le faire prudemment et refusent de se vendre au « tout économique ». Quelques institutions sectaires, dont l'action sur la scène indienne va *crescendo* depuis une vingtaine d'années, ont à leur tête des gourous d'un type

¹ Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Cerf, 1993 : 50-51.

² L'on fait surtout référence ici aux perspectives anthropologiques de Louis Dumont qui l'amènent à associer les sociétés traditionnelles au holisme, et à les distinguer des sociétés modernes, façonnées, elles, par l'individualisme.

inédit, qui ont à cœur de répondre à cette double préoccupation. Le syncrétisme de leur programme, tant sur le plan doctrinal que sur celui des méthodes d'instrospection, ajuste étroitement ces mouvements à la définition des « NMR » occidentaux. Les maîtres à penser « nouvelle vague » bouleversent les représentations familières du divin et les pratiques culturelles classiques, et enseignent des voies de salut « à la carte »³ qui, en se soustrayant des hiérarchies de caste et de genre, débordent amplement le champ de la « tradition ».

Trois institutions, concurrentes sur la scène socio-religieuse indienne, ont été distinguées : le *Bochasanwasi Shri Akshar Purushottam Samstha* (BAPS), la *Brahma Kumaris World Spiritual University* (BKWSU), et *The Art of Living* (TAoL). Une même motivation les anime : celle de répondre aux attentes de classes sociales inscrites dans une dynamique individualisante de profit, autant matérialiste que spirituel. Chacune entend ainsi parler le langage du progressisme et combattre l'obscurantisme, en valorisant l'intellectualisation du religieux, en faisant cas de la performance sociale, et en s'investissant d'une mission éducative à grande échelle. Plutôt que de s'intituler *ashram*, elles s'introduisent comme « université spirituelle » (BKWSU), « organisation socio-religieuse » (BAPS) et « fondation pour le développement personnel » (TAoL), et ne se contentent pas de réviser l'inégalité des genres et des castes, à l'instar d'un Ram Mohan Roy ou d'un Vivekananda, mais revendiquent une pensée humaniste et une vocation humanitaire dépassant le religieux *stricto sensu* : elles bénéficient ainsi d'un statut d'ONG qui les exemplarise sur la scène internationale. Enfin, elles n'hésitent pas à faire face à une problématique complexe, consistant à (sur)valoriser par ailleurs la pensée classique hindoue, quitte à la réinventer, afin d'opposer un *set* de valeurs morales au nouveau « colonialisme » occidental, qu'elles jugent culturellement dégradant... tout en lui empruntant ses compétences technologiques et certains de ses *credo* modernes. Il est notable que, fortes de ce paradoxe, le BAPS, la BKWSU et TAoL recrutent largement au sein de la diaspora indienne, population sujette à fracture et en demande de compromis opératoires.

Enfin, l'un des axes de mon travail concerne l'instrumentalisation de deux concepts clefs de l'hindouisme et piliers de son orthopraxie : la dévotion (*bhakti*) et le service divin désintéressé (*seva*), à travers « l'ONG-isme ». Le BAPS, la BKWSU et TAoL en étirent la dimension, du religieux au champ social : à la *bhakti* et au *seva* divins répondent l'altruisme et le dévouement humanitaires. Leur instrumentalisation vise à « impérialiser » une morale stricte.

³ Il est notable que cette mouvance est grandement facilitée à l'heure actuelle par les médias. Si les gourous ont toujours été influents dans la vie religieuse hindoue, ils se donnent aujourd'hui plus que jamais à voir et à connaître grâce à eux.

The Art of Living : le talent d'être soi

Shri Shri Ravi Shankar, « *the fastest guru in the marketplace of happiness* », (*India Today* du 12 novembre 2001) est à l'origine de *The Art of Living Foundation*. De Bangalore où l'institution a vu le jour en 1982, sa renommée et ses actions se sont étendues sur tout le territoire indien, et aujourd'hui le groupe est d'envergure internationale. Ses trois piliers sont : l'attitude dévotionnelle (*bhakti*) envers Shri Shri ; des initiatives locales de type humanitaire ; des activités de développement personnel.

Shri Shri Ravi Shankar est unanimement présenté comme un authentique maître spirituel (un *satguru*). Sa connaissance des textes sanskrits, particulièrement les Veda auxquels il se réfère volontiers, serait parfaite. Il est omniprésent dans les quotidiens à grand tirage et intervient chaque matin sur la chaîne télévisée religieuse baptisée « *Samskars* ». Son message est néanmoins celui de l'universalisme religieux : Shri Shri prêche la dévotion envers *le divin* au sens large (« *God is one for everyone* »), et, plutôt que de vanter telle ou telle voie ascétique ou culturelle, invite ses fidèles à vénérer et à pratiquer la joie de vivre. Son institution défend la validité d'un syncrétisme le plus New Age combinant : A. les pratiques et valeurs prétendues « morales » de l'hindouisme ; B. des préoccupations humanitaires de toute sorte ; C. des techniques anglo-saxonnes de développement personnel (*self management*).

A. Au titre du maintien de la tradition, chaque antenne de *TAoL* organise des assemblées hebdomadaires, gratuites et ouvertes à tous, dans lesquelles la foi en dieu et en la vie s'exprime et à travers le chant et la danse. Nommées *satsang*, elles sont le cadre classique dans lequel la *bhakti* se vit et se partage. En outre, la dévotion au gourou est entretenue à travers les concepts et pratiques du culte de l'hindouisme traditionnel : invocations, prosternations et offrandes en fondent l'orthopraxie – *darshan, guru puja, guru seva*, etc.

B. L'expression du *seva* s'inscrit cependant dans une dimension inédite, puisque le service de Shri Shri se confond avec le projet humanitaire : les disciples ont à cœur d'exaucer les désirs du maître, or ce dernier entend se soumettre au service du perfectionnement du monde. *TAoL* intervient, en tant qu'ONG, dans les villages et dans les prisons, gère des programmes éducatifs à l'intention des enfants, multiplie les initiatives écologiques et collabore à la recherche scientifique médicale. Tout adepte est invité à participer à ces actions dès lors qu'il s'est engagé sur le chemin thérapeutique de la connaissance de soi.

C. Gestion de soi :

L'initiation à « l'art de vivre » s'effectue en stage de six jours nommé « Basic Course ». On y reçoit un enseignement à la fois théorique – discours par exemple sur la nature de l'ego, *l'ici et maintenant*, le sens du bonheur, la manière d'être au monde et à l'autre, etc. –, et pratique – méditations guidées, exercices collectifs de présentation de soi et d'appréhension de l'autre, exercices individuels d'assouplissement corporel, d'étirement, d'équilibre et, surtout, yoga du souffle. Le stage est présenté en termes d'*atelier*, mot très employé dans le cadre du New Age et de ses développements : *the Healing Breathing Workshop* (« atelier de respiration curative »). L'élément central de cet apprentissage est une technique de respiration créée par Shri Shri Ravi Shankar et baptisée *sudarshan kriya*. C'est elle qui a fait sa renommée, car elle est promue pour être « révolutionnaire » sur le plan thérapeutique – psychique comme physiologique. *The Art of Living* souligne volontiers que *sudarshan kriya* est une technique d'origine védique, affirmation dont je n'ai pu jusqu'à présent vérifier la pertinence. Les recettes de « bien-vivre » dispensées en stage sont toutes résumées par un aphorisme baptisé « clef ». Au nombre de dix, ces formules constituent des moyens mnémotechniques de se remémorer à tout moment les thèmes développés, et qui, tous, portent sur l'exploration de soi.

Au vu des interviews et questionnaires que j'ai recueillis, il ressort que les indiens des deux dernières générations, issus des *middle* et *upper middle class*, et de ce fait facilement au contact du modèle occidental, non seulement ont intégré l'idée de « réussir dans la vie », mais encore entendent la conjuguer avec celle, plus rafraîchissante, de « réussir sa vie ». Les données ainsi enregistrées attestent en particulier que les femmes, dans leur ensemble, sont d'une part à la recherche de méthodes grâce auxquelles elles pourront gérer leurs émotions et accepter des situations de contrainte difficiles, et d'autre part de

structures leur permettant de « *se rendre utile* » à travers une action humanitaire ; et que les hommes, eux, expriment leur ambition de conjuguer tout à la fois une préoccupation carriériste de performance professionnelle, leur volonté de cultiver une éthique altruiste, et leur souci d'être bon père et bon mari...sans être absorbés par leurs responsabilités. Ils réclament le droit à la solitude et sont essentiellement à la recherche d'outils de gestion du temps et de l'espace.

Les membres interrogés expriment leur refus de n'être que des individus purement sociaux. La quête d'un droit à l'individualisme est omniprésente dans les discours. Grâce aux outils qui leur sont proposés, les membres de l'institution sont autorisés à questionner ce qui autrefois demeurait, clos, dans le régime de l'*inquestionnable*. Ce passage de l'ordre de la « *réception* » à celui de la « *compréhension* », pour reprendre les termes de Gauchet (*ibid* :57), constitue selon lui « *l'acte de fondation de l'esprit de croissance tous azimuts des modernes* » (*ibid* : 221). TAO L fait de la quête du bonheur au présent l'argument même de sa propagande. L'avenir y est conçu dans une tout autre dimension qu'eschatologique. Le maître spirituel détient les clefs du bien-être en ce monde plus qu'il ne connaît les voies de la félicité supra-humaine. Shri Shri Ravi Shankar n'a d'ailleurs pas de doctrine à offrir : des aphorismes, rassemblés dans quelques recueils, du style « un jour-une phrase », très en vogue.

Analyse : le cas « Art of Living »

Les procédés de *The Art of Living* « collent » en tous points avec les définitions de D. Hervieu-Léger citée en introduction. Ses membres disposent d'une marge de manœuvre : leur engagement n'est nullement formalisé (si ce n'est qu'ils peuvent disposer d'une carte de « membre à vie ») ; ils ne sont incités à embrasser aucun dogme, aucune Ecriture, mais à valider des « clefs » à partir desquels ils élaborent un code personnel d'interprétation de leur vie. La foi des adeptes de Shri Shri va à *sudarshan kriya*, savoir-faire qui a été *révélé* au gourou. Shri Shri n'a pas hérité de Dieu un message Rédempteur mais une *thérapie* salvatrice. Le dogme, c'est la technique. L'enseignement dispensé fait feu de tout bois, puisqu'il mobilise aussi bien les savoir-faire psychanalytiques que les connaissances et les attitudes spirituelles indiennes classiques. Shri Shri Ravi Shankar réunira ses disciples aussi bien dans le cadre d'une prière collective destinée à appeler la pluie que dans celui d'un programme très rationnel de reboisement.

La Brahma Kumaris World Spiritual University : le New Age au féminin

La *Brahma Kumaris World Spiritual University* est apparue en 1937 à Hyderabad, capitale de l'ancienne province du Sindh qui fut intégrée au Pakistan en 1947. Elle est née des prophéties millénaristes de Dada Lekhraj, visionnaire assimilé à une incarnation divine, et de ses exhortations à la transformation de soi et du monde au moyen de valeurs morales et de la pratique assidue de la méditation. Lekhraj (1871/1969), marié et père de famille, était confortablement installé dans le commerce des pierres précieuses quand s'imposa en lui une dimension spirituelle et charismatique telle qu'il devint prophète. Agé de soixante ans, il est saisi de visions : non seulement celles, insoutenables, de l'imminente apocalypse universelle, mais aussi celles, enchanteuses au contraire, du monde paradisiaque qui lui succédera à condition qu'il y ait des créatures suffisamment qualifiées pour le peupler sans en faire aussitôt un enfer. Cette rencontre avec Dieu ne l'amène pas seulement à être l'artisan d'assemblées spirituelles (*satsang*) au cours desquelles il transmettait son message, mais lui fait aussi endosser le rôle de réformateur social à travers la fondation d'une association. Jusqu'à sa disparition en 1969, Dada Lekhraj se dédie à la vie spirituelle, prêchant à ses disciples l'urgente nécessité de réformer leur environnement socio-religieux : il l'estime en pleine décadence, et condamne le déclin des valeurs morales qui faisaient la pureté de l'hindouisme, au profit de l'émergence de nouvelles mœurs *impures et polluantes*. Si figurent au registre des péchés capitaux des poncifs comme l'abus de viande, d'alcool et de tabac, la débauche sexuelle, l'arrivisme, la malhonnêteté et l'ostentation, s'en détache celui qui selon Lekhraj est le plus symptomatique de la diabolisation ambiante : la maltraitance (au sens large) des femmes. Le nouveau prophète entend les libérer en les débarrassant de toute identité et fonction sexuelle. L'abstinence devient la première des vertus, et, rapidement, les disciples hommes eux aussi sont convaincus de la pratiquer. Renoncement (aux vices) et sacrifice (de soi) constituent le « yoga royal » (*raja yoga*), soutenu par la méditation et une stricte éthique de conduite. L'originalité réside en cette combinaison opérée entre millénarisme et puritanisme : les adeptes pratiquent la chasteté comme une méthode d'auto-divinisation, et s'y contraignent afin de devenir les anges qui peupleront le futur âge d'or.

L'argument universitaire

Tout plaisir sensoriel banni de leur existence, les disciples de Lekhraj laissent l'institution gérer toutes leurs activités, aussi bien physiques que mentales, leur espace de liberté se limitant au face-à-face quotidien dont Dieu les gratifie. Se défendant pourtant de toute appartenance à l'hindouisme, la BKWSU refuse d'être assimilée à une église et revendique le titre d'université. L'organisation estime que l'éducation consiste avant tout à discréditer toute forme de croyance au profit de l'empirisme (son slogan est « *to teach, not to preach* »), et prétend proposer un cursus universitaire à large spectre. Forte d'un statut d'ONG obtenu en 1982, elle se targue de visées éducatives et ne cesse d'affirmer sa vocation universaliste. La BKWSU déploie son intense activisme à l'aide de moyens infrastructureux qui confinent au gigantisme : les Quartiers Généraux du Mont Abu (Rajasthan) s'articulent sur plusieurs « campus », et à proximité de Delhi se construit une superbe « académie » destinée à éduquer les enfants de familles privilégiées aux préceptes moraux qui feront demain le prestige et la force de la « Grande Inde ». Les technologies de *médiatisation* (au sens large) les plus abouties sont mobilisées, infrastructures et logistiques ultramodernes, supports audiovisuels sophistiqués, réseaux de communication étendus, etc. L'institution peut ainsi organiser quantité de séminaires annuels, destinés à un public trié sur le volet (hommes d'affaires, juristes, médecins, artistes renommés entre autres), auquel le raja yoga est présenté comme une technique de « *stress management* ». Enfin, la BKWSU a inauguré en 2002 son premier partenariat avec le gouvernement du Karnataka, qui signe son association avec l'université de Mysore où elle propose désormais son cursus.

La volonté du fondateur de s'adresser en priorité aux femmes demeure. Même si la mixité y est la règle depuis son installation au Mont Abu en 1950, la BKWSU présente l'originalité d'une part de rester

en grande majorité féminine, et d'autre part d'être administrée depuis la mort de Lekhraj par un collège de femmes. Jugé infaillible, ce magistère est constitué de *dadi* (« grands-mères ») octogénaires, ex-premières « étudiantes » de Dada Lekhraj. Point de gourou, donc, mais un groupe de « sages » qui, parce qu'elles sont femmes, incarnent la perfection des qualités spirituelles. Point de gourou, puisque Dada Lekhraj demeure une entité vivante : plusieurs fois par an, et à dates prévues pour faciliter le rassemblement international que l'événement suscite à chaque fois, l'une des *dadi* connaît des trances de plusieurs heures, au cours desquelles elle *est* Dieu. L'incarnation vient rappeler que l'apocalypse est proche, et transmet les dernières consignes disciplinaires à adopter pour lui faire face ; grâce à elles, les meilleurs élèves sont assurés d'être les élus qui survivront à la destruction. La mise en scène spectaculaire de ces séances de médiumnité attire en moyenne vingt mille sympathisants. Par ailleurs, les femmes ont pour mission d'aller personnellement à la rencontre des populations pour les gagner à leur cause. Elles reçoivent le titre d'« enseignantes » (*teachers*) et incarnent l'aspect pédagogique de la diffusion du dogme. C'est ce qui permet à la BKWSU de se présenter comme le fer de lance de l'émancipation féminine.

La BKWSU entretenant ces singularités qui la maintiennent à distance de l'hindouisme orthodoxe, on ne peut manquer d'être surpris par la croissance spectaculaire dont elle jouit depuis la disparition de Lekhraj, d'autant que le décès du maître a traditionnellement tendance à fragiliser le groupe plus qu'à la fortifier. Au nom du slogan : « *si nous changeons, le monde changera* », le groupe est aujourd'hui présent sur la scène mondiale à travers 5000 centres répartis en 85 pays, et s'enorgueillit d'un demi-million de membres qu'il qualifie d'*étudiants* (le nombre des adeptes non-Indiens est estimé à dix mille). Ce succès laisse supposer d'une part que l'ensemble obéit à une cohérence interne puissante, et d'autre part que l'Inde des trente dernières années offre un terrain fertile au développement de la BKWSU.

Analyse : le cas BKWSU

La BKWSU critique sévèrement l'hindouisme, qu'elle juge avilissant (« les hindous obéissent à une foi aveugle qui les prive de tout discernement »), discriminatoire et archaïque (« le système de castes est injuste et fait de l'Inde une nation arriérée »). Elle loue au contraire les vertus humanistes de l'égalitarisme, et prêche la solidarité, valeur que l'occident aurait sacrifié sur l'autel de l'individualisme. Pourtant, elle substitue à l'esprit de castes dont elle réclame l'annihilation une perspective hiérarchique ô combien similaire : sa doctrine, dont elle vante l'universalisme, repose en fait sur un clivage discriminatoire entre les « BK », adeptes de la chasteté et donc *forcément* purs, qui jouissent du titre et du statut de brahmanes, et les autres, les non-BK, débauchés et par conséquent impurs, qualifiés de « *shudra* » ! Enfin, nombreux sont les membres qui, devenus « BK » sur le tard, c'est-à-dire après avoir fondé une famille, « consacrent » un enfant à la BKWSU. On peut donc appartenir à la secte par vocation familiale, de même que l'on appartient *de naissance* à la caste. Ces quelques points appellent deux remarques : la première est que la BKWSU vient confirmer que caste et secte peuvent se confondre ; la seconde est que pour les non-brahmanes, *l'entrée en gyan* (est ainsi nommée l'adhésion à la BKWSU) relève de la sanskritisation telle que l'a définie Srinivas⁴ – l'adepte ne se vêt que de blanc, il devient strictement végétarien et ne peut consommer que la nourriture préparée par un semblable ; il jouit du monopole de la Révélation et a pour rôle de la transmettre ; etc.

Dans le cadre de la BKWSU, le *seva* est envisagé comme le dévouement inconditionnel non seulement à l'institution et à la mémoire de son fondateur, mais aussi à la Terre Mère, *Mother India*. La méfiance vis-à-vis de « l'étranger », conçu avant tout comme occidental, alimente en toute occasion le discours de la BKWSU. Ce dernier est empreint des thèses du Néo-hindouisme le plus sévère, à savoir celui de Dayananda Saraswati. L'Inde, affirme Jagdish Chander, cerveau de l'institution, dans son ouvrage de référence « *Eternal Drama* », est le berceau de l'humanité. Son histoire coloniale aurait

⁴ *Social change in modern India*, Berkeley, University of California Press, 1966.

malheureusement étouffé l'antique supériorité du peuple aryen, première population autochtone, selon l'auteur, de Bharat. Elle est terre sainte, car elle seule a bénéficié de la Révélation authentique de la *Gita*, et parce que c'est elle que Dieu élit, encore aujourd'hui, pour l'accueillir, lors des trances de Dadi Gulzar. Pour l'Arya Samaj déjà comme pour la BKWSU, la construction d'un âge d'or mythique sert une redoutable fierté ethnique. Le concept de l'« hindouité » (*hindutva*)⁵ qui se profile est d'ailleurs à l'origine du Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS - *Association des Volontaires Nationaux*), organisation du nationalisme hindou agressif fondée en 1925. Le RSS institue une forme nouvelle de « renoncement actif » (Jaffrelot, *ibid* : p.53), qui consiste à se sacrifier pour la nation hindoue, et à consacrer sa vie à la propagation des valeurs morales du grand passé mythique.

⁵ L'*hindutva*, assimilant identité indienne et culture hindoue, exprime l'objectif « un territoire, un peuple, une religion ».

Le BAPS Swaminarayan ou la passion du service

L'institution se présente tout autant comme une tradition sectaire (*sampradaya*) hindoue orthodoxe, une ONG humanitaire, et une fondation scientifique. Historiquement, il s'agit d'un mouvement religieux issu en 1907 d'une scission avec la secte Swaminarayan puissamment établie au Gujarat. Démographiquement, c'est une communauté qui représente aujourd'hui un million de membres laïcs, répartis dans quarante cinq pays. Doctrinalement, c'est un groupe à la morale strictement puritaine, et pourtant largement plébiscitée par la jeunesse indienne et exportée en Occident. "A new face of Hinduism", affirmait son meilleur observateur, Raymond Brady Williams⁶. Le BAPS inscrit sa doctrine spirituelle dans *bhakti marga*, « voie de la dévotion » dont il est ardent promoteur, et affirme que son gourou participe de la nature divine. L'exercice du culte y est par conséquent central. La *bhakti* se confond ici avec l'autre pilier de l'organisation : le *seva*. L'une des forces du BAPS, et non la moindre, est l'extension du *seva* hors de frontières du religieux : désireuse de servir et d'assister l'humanité afin d'apporter sa pierre à l'édification d'un monde plus moral, l'institution a mis en chantier ces dix dernières années quantité d'actions philanthropiques. A l'image de ces deux piliers, le dynamisme de l'organisation repose sur l'exemplarité d'un noyau de renonçants (*sadhu*) et sur l'actif support des dévots laïcs. Les *sadhu* sont au nombre de sept cent trente cinq. Leur moyenne d'âge est d'environ 35 ans, et le nombre d'ordinations est en expansion. Ce succès est attribué au charisme du gourou actuel, Pramukh Swami Maharaj.

Les *sadhu* s'engagent à respecter cinq commandements :

- ☞ *nishkam* : célibat absolu (*brahmacarya*) et évitement des femmes tant physiquement que mentalement ;
- ☞ *niswad* : renoncement au sens, notamment au goût ;
- ☞ *nisneh* : rupture des liens familiaux ;
- ☞ *nirlobh* : non-avidité et pauvreté ;
- ☞ *nirman* : non-ego.

Une fois leur assurée, ils doivent contribuer au bien-être de leurs concitoyens. Leur mission consiste à apporter leur aide partout où elle est nécessaire. « *The modern ascetic* », remarque R.B. Williams, "quite different from the old parasitic sadhu, leads in the revival of the religious values and in the ordering of social life that responds to the requirements of modernization" (2001 : 24).

Modernisme du BAPS, fantasme ou réalité ?

Dans l'optique du BAPS, être moderne, c'est être en mouvement et s'insérer dans le vaste réseau de communication transnational afin d'être relié au monde et d'agir en lui, sur lui et pour lui. Le *sadhu* ne sera pas un contemplatif passif et individualiste mais œuvrera « *on the streets of society, attending its social, cultural and spiritual needs* » (affichage mural, Centre Akshardam, Gandhinagar, Gujarat). Les actuelles velléités d'expansion et de promotion de la secte ont des répercussions sensibles sur les modalités de recrutement des futurs *sadhu*. Des compétences en technologie de pointe et en marketing sont réclamées, au point que « *many sadhus of the new school have a western-style education through university level, and Pramukh Swami now tells young men who seek initiation that they should finish their education before they present themselves for initiation* » (Williams, *ibid* : 110). En 1992, l'histoire du *sanstha* a connu un tournant avec l'inauguration du premier grand complexe créé par le BAPS : *Akshardham*. Il ne s'agit plus seulement d'un temple, mais d'un « complexe culturel », regroupant pavillons d'exposition, instituts de recherche, et même parc d'attraction. Le but affirmé est désormais de

⁶« *A new face of Hinduism : the Swaminarayan Religion* » (1984), Oxford University Press.

réaliser des ensembles monumentaux touristiques, attractifs tant par leur aspect esthétique que pédagogique⁷.

Etre moderne, enfin, c'est lutter pour un monde meilleur. C'est combattre tous les « archaïsmes » qui enlisent nos sociétés dans la boue du sous-développement, de la dépravation et de la violence. C'est être militant. Le BAPS recense 160 activités relevant du service socio-humanitaire - médical, éducatif, moral, culturel, spirituel et écologique. Le BAPS est présent sur tous les fronts, et prend régulièrement la tête de campagnes d'alphabétisation, de développement des populations tribales, de défense de l'environnement, et d'aide aux sinistrés. Telle est son *seva*.

Analyse : le cas BAPS

C'est l'institution qui, des trois, répond le mieux à l'appellation de *sampradaya* : un fondateur « orthodoxe » (c'est-à-dire *samnyasin* et inscrit dans une lignée), un noyau dur de renonçants, une vaste communauté laïque et une lignée de gourous (*parampara*). Son originalité est son assise ethnique : l'identité swaminarayaniste est indissociable du territoire au sein duquel elle est née et a mûri : le Gujarat. L'un des Etats les plus riches de l'Union Indienne, sa prospérité repose sur une situation côtière qui a grandement favorisé depuis l'époque coloniale le dynamisme et l'expatriation des marchands et entrepreneurs gujarati. Le BAPS s'inquiète du devenir de cette communauté : il estime en effet que sa mobilité l'expose à quantité de périls, encourus par quiconque côtoie « l'étranger ». C'est essentiellement l'Occident que l'on diabolise de la sorte, en tant que vecteur d'une modernité qui recèle, certes, quelques bienfaits, mais davantage de perversions. Soucieuse de protéger la vertu de la population gujarati, la secte entend « revitaliser » une éthique qu'elle estime menacée : celle de l'antique âge d'or, temps de la perfection indienne. Etre moderne n'enjoint pas selon elle de remplacer les valeurs fondatrices de la *culture indienne* par des idées progressistes exogènes. Pour l'essentiel, ses membres sont invités à : respecter inconditionnellement leurs aînés (à commencer par leurs parents), tel qu'il est prôné dans les Veda ; obéir en tout au gourou ; vénérer quotidiennement l'image de Swaminarayan (*puja* et *darshan*) ; servir l'organisation ; censurer les médias (TV, cinéma, Internet, littérature). Tels sont les piliers d'une éthique devenue subrepticement morale, morale à laquelle l'hindouisme a été progressivement assimilé. On remarquera immédiatement que culture indienne et culture hindoue sont délibérément confondues par la secte. Dangereux amalgame, qui affaiblit la volonté universaliste dont fait preuve le BAPS à travers ses ambitions humanitaires. D'autres procédés attestent que l'intégrité du système ne résiste pas à l'examen. Par exemple, la transparence s'opacifie dès lors que l'on s'aperçoit que le BAPS a recours à la modernité occidentale tant décriée. D'une manière en tout similaire aux méthodes de la BKWSU, le *sanstha* fait grande consommation des technologies les plus sophistiquées - une visite à Akshardham suffit à s'en rendre compte. Mais là n'est pas le plus surprenant. Une consultation approfondie des magazines publiés par ses soins confronte le lecteur à des chroniques d'esprit indiscutablement New Age et « pro système ». Ces articles font invariablement l'apologie d'une pensée positive calquée sur le modèle des *winner*s américains dont Anthony Robbins⁸, abondamment cité, est l'archétype. Leur objectif affirmé est de fournir des recettes de réalisation personnelle, avant tout sur le plan professionnel et financier, qui sont loin de faire abstraction de tout opportunisme. A leur lecture, le puritanisme Rédempteur du BAPS bascule. Son discours semble ainsi « à deux vitesses », comme s'il véhiculait deux types de pensée, l'une traditionaliste et l'autre libérale, destinées à deux publics différents.

⁷ En 1998, Akshardham a accueilli deux million trois cent mille visiteurs (Williams, 2001 : 122).

⁸ Pur produit de la commercialisation du *stress management*, sorte de « chaman » américain des temps modernes qui organise de gigantesques séminaires conçus sous la forme de véritables « show hollywoodien ».

Conclusion

Le BAPS, la BKWSU et *TAoL* se rejoignent dans leur traitement de la performance. En se présentant elles-mêmes comme des institutions inégalables, elles entendent montrer l'exemple de ce qu'elles estiment être les qualités de l'excellence moderne, les armes avec lesquelles tout être, individuel ou collectif, est en mesure de gagner et de défendre une place privilégiée au sein du développement globalisé. A l'unisson, elles soutiennent en le déplorant que l'Inde souffre de la maladie de la non performance, et voient en cette déficience la triste conséquence d'un certain rapport de cause à effet entre pauvreté et immoralité. La remoralisation des esprits serait la clef de la régénérescence et, à terme, du progrès. Elle s'appuie sur des concepts que l'occident, à la faveur des Droits de l'Homme, a largement éprouvés, et qui mettent ostensiblement l'accent sur l'individu : le droit à la santé, à la dignité et à la sécurité, est d'autant plus validé que son universalité est ponctuellement réaffirmée par des instances internationales reconnues, à commencer par des ONG vedettes, soutenues par une forte médiatisation. Il est donc légitime d'y aspirer, quel que soit son caractère d'abstraction. Ce qui pénalise avant tout les « non performant », c'est de ne pas avoir identifié leur capacité à devenir les acteurs de leur vie. Demeureront exclus ceux qui ne se donneront pas les moyens d'être autre chose.

BKWSU, BAPS et *TAoL* entendent non seulement faire du bien mais faire *le Bien*. Au-delà de la dimension spirituelle, et en sus des programmes de développement personnel, un même projet universaliste les anime : celui d'atténuer les souffrances du monde. Selon Perrot, Rist & Sabelli⁹, l'engagement humanitaire répond à une vocation et s'apparente à une attitude mystique, en tant que « *disposition par laquelle un individu communique et communit avec un principe qui lui est extérieur, par delà les représentations sensibles, et sans le secours de la raison* » (177). Le militant de la solidarité doit être une figure exemplaire, valorisant un renoncement qui rappelle les vœux monastiques ; il s'inscrit sur un marché, non seulement de compétences mais de biens symboliques, puisque le thème de la solidarité est compatible avec celui du salut (195). Les auteurs parlent de la « *religion laïque* », autre désignation de la mythologie programmée, qui enferme les comportements sociaux dans le prescrit et le proscriit : « *ainsi dans les sociétés soumises à la mythologie programmée, on assiste à la naissance d'une forme d'intégrisme laïc* » (209). Les trois communautés qui constituent le cœur de l'enquête s'inscrivent clairement dans un tel programme. Leur identité de groupe devient culture, une culture présentée comme supérieure aux autres et qui ne supporte aucun compromis. Mon assertion est que l'ONG-isme sert ici une dangereuse tentative de mondialisation morale.

Il me semble pertinent de risquer que le succès des propositions de *TAoL*, du BAPS et de la BKWSU réside dans l'habile dosage qu'elles réalisent entre holisme et individualisme. On se reportera aux réflexions de Louis Dumont et aux commentaires de Vincent Descombes à propos de la cohabitation possible de ces deux valeurs *a priori* antagonistes. L'analyse du contexte indien prend une tournure plus affinée à leur lumière. L'indien *middle class*, sujet de « l'entre deux » dont j'ai esquissé le profil en introduction, n'a plus à souffrir d'être un agent double dès lors qu'il rejoint l'une des institutions présentées. Convaincu d'exister en tant qu'être social (c'est la première valeur qui lui soit inculquée), mais tout aussi convaincu de ses droits (c'est ce dont le persuade toute mise en relation avec l'Occident), il lui devient possible de vivre ces deux identités sans conflit intérieur¹⁰. Une collectivité lui est donnée, dans laquelle il jouit de formes de solidarité qui n'empiètent pas sur son espace individuel. Des institutions renommées et puissantes, monolithes de morale (leur pensée et leurs méthodes s'ancrent dans le religieux) et œuvres de salut public (elles sont ONG) ayant reçu la bénédiction des plus grandes instances humanitaires universelles (ONU, UNICEF, UNESCO, etc.) lui garantissent le profit dans la rectitude.

⁹ *La mythologie programmée*, PUF 1992.

¹⁰ Si un dosage habile d'individualisme et de holisme fait le succès des quelques sectes indiennes qui m'intéressent, la même formule est-elle responsable de leur expansion en Occident ?